

## REMARQUES SUR LA TRADUCTION

Nous vivons peut-être à l'âge d'or de la traduction. On n'a jamais tant vu en effet d'ouvrages traduits aux devantures des librairies. À peine un roman a-t-il paru qu'il est déjà souvent traduit et mis en vente dans un pays voisin. Les capitales et les grandes villes d'Europe et d'Amérique possèdent de véritables bataillons de traducteurs officiels, diplômés, rivés au travail à la chaîne, sans compter nombre d'esprits cultivés et de grands écrivains qui traduisent par plaisir les livres de leur choix. J'ai vu moi-même à Moscou, aux presses universitaires de la capitale soviétique et aux relations culturelles de l'U.R.S.S., des millions d'exemplaires d'ouvrages russes traduits en 50 langues ou dialectes différents; les traducteurs en U.R.S.S. sont soumis au plan quinquennal au même titre que les producteurs agricoles et industriels. Aujourd'hui, que nous voulions ou non, nous avons la tête farcie de mots traduits. Nous faisons souvent de la traduction sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Les dépêches sont traduites à toute vitesse, la nuit, à grand renfort de café, de sandwiches et de cigarettes. Aussi, le journal, qui est le livre du peuple, fourmille-t-il à l'envi de faux sens, de contresens et de non-sens. L'avenir de la langue nationale en certains pays est même sérieusement menacé par l'abus qu'on y fait des traductions bâclées ou par l'invasion d'américanismes, d'anglicismes ou de germanismes. Il existe même une langue de traduction comme un style de traduction. Bref, notre époque ressemble beaucoup, du moins au point de vue de la traduction, à l'époque hellénistique et à la période byzantine, alors que

## REMARQUES SUR LA TRADUCTION

la traduction, faite par les écrivains et les esprits cultivés, était tenue en haute estime.

Les Grecs de l'époque classique n'ont jamais connu ni le bilinguisme ni la traduction. C'est plutôt à Rome que l'on rencontre les premiers traducteurs de qualité. En effet, pendant qu'une commission imposante de 70 interprètes juifs donnaient à Alexandrie la première version grecque de la Bible, soit la Septante, Livius Andronicus et Ennius traduisaient respectivement, chacun à sa façon, Homère et Euripide, introduisant ainsi les Romains à la poésie grecque. Caton l'Ancien était même si fatigué d'entendre parler grec autour de lui qu'il se mit à 80 ans à en apprendre la langue et à traduire des textes grecs. En fait, presque tous les grands écrivains de la littérature latine, de Plaute et de Térence jusqu'à Tacite et à Pline le Jeune, ont appris le grec et traduit de nombreux passages de la littérature grecque. Cela est si vrai que la littérature des Latins se calque de très près sur la grecque. «Virgile est la lune d'Homère », a écrit Sainte-Beuve. Rien de plus vrai. Cicéron et Quintillien, qui ont consacré des pages fort lucides et pertinentes à la théorie de la traduction, se faisaient chacun une conception particulière de leur métier de traducteur. Cicéron, éduqué à Athènes, orateur, moraliste, philosophe, vise beaucoup plus à éclairer le texte qu'à le rendre scrupuleusement, tandis que son compatriote, Quintillien, né professeur, le serre de près pour en circonscrire les difficultés et en traduire jusqu'aux nuances les plus délicates. Saint Jérôme aime trop la vérité des Livres Saints pour ne pas les respecter. Aussi les traduit-il avec une fidélité rigoureuse.

## REMARQUES SUR LA TRADUCTION

Comme on savait lire, traduire, commenter les textes au moyen âge! Lisez, par exemple, les traductions et les commentaires de saint Thomas d'Aquin, de Jean, de Saint Thomas et de Cajetan. Quels modèles de précision, d'exactitude, de fidélité scrupuleuse! Ce n'est certes pas pour eux que Mortimer Adler a écrit : *How to Read a Book*. Au temps de saint Louis et d'Albert le Grand, de Dante et de Pétrarque, on savait traduire les grands et beaux textes de l'Antiquité. Mais c'est surtout à partir de la Renaissance française, au XVI<sup>e</sup> siècle, que l'on commence à comprendre le problème de la traduction dans toute sa complexité; on traduit alors avec un enthousiasme juvénile les chefs-d'œuvre de l'antiquité gréco-latine. Mais il y a loin encore de la théorie à la pratique. Amyot et Montaigne, par exemple, sont beaucoup trop des écrivains originaux eux-mêmes pour s'astreindre à une traduction exacte et rigoureuse.

Et le plus grand traducteur du XVII<sup>e</sup> siècle est sans doute Racine. Il lisait et traduisait le grec *aperto libro*. Je doute fort qu'on ait jamais depuis traduit un texte ancien avec autant de goût et de finesse, d'intelligence et de perfection. Quel contraste avec les «belles infidèles» du temps, car c'était ainsi qu'on appelait alors, suivant le mot célèbre de Ménage, les traductions de Perrot d'Ablancourt. On peut en dire autant de toutes les traductions du Grand Siècle. Mais elles avaient tout de même le mérite, assez rare aujourd'hui, d'être «belles», et l'on sait que c'était l'épithète favorite de Racine; on la relève partout dans les marges de ses éditions de textes grecs. On traduisait alors pour être lu, ou plutôt on

## REMARQUES SUR LA TRADUCTION

transposait les textes pour leur agrément et pour l'agrément des lecteurs; loin de traduire véritablement, on vivait plutôt à adapter au goût moderne. Bien écrites, ces «belles infidèles» sont encore lisibles. Quant à la théorie de la traduction rigoureuse, qui est généralement en usage aujourd'hui, c'est D'Alembert qui l'a ainsi définie au XVIII<sup>e</sup> siècle : «La langue de la traduction doit porter l'empreinte du génie original et de la teinture étrangère». Goethe va même pousser le scrupule de la fidélité au texte jusqu'à s'écrier : «Qu'on traduise jusqu'à l'intraduisible». C'est précisément ce qu'a fait Gérard de Nerval, dans sa géniale traduction de *Faust*, que le grand poète allemand avait sans doute raison d'admirer. De nos jours, Robert Speaight vient de traduire l'intraduisible, c'est-à-dire une pièce de Claudel en anglais.

Depuis cent cinquante ans, grâce aux progrès extraordinaires de la philologie et de la linguistique, grâce aussi tout ensemble à la diffusion de la culture humaniste, à l'étude plus poussée des langues modernes et aux besoins grandissants du public cultivé, la traduction occupe encore une place importante parmi les exercices de base de la formation humaniste et linguistique. Je sais bien que l'enseignement scolaire entretient des préjugés tenaces concernant la traduction. Le grand public a entendu parler, par exemple, du style de la version ou des traductions scolaires stéréotypées, au vocabulaire suranné, artificiel, qui date énormément. Et les traducteurs doivent s'en méfier. Mais le jargon de la version est aussi dangereux et nuisible que le délayage en périphrases, qui est la grande plaie du style journalistique actuel. On dira tout le mal qu'on voudra des méthodes de traduction en usage

## REMARQUES SUR LA TRADUCTION

dans les collèges et les universités, il ne reste pas moins vrai que les élèves et les étudiants qui les pratiquent ou les subissent sont loin de perdre leur temps, car cette gymnastique de la traduction est salutaire même pour les esprits les moins bien doués; c'est surtout pour eux qu'elle est le plus utile. Quiconque s'est livré, très jeune à de nombreux exercices de traduction, suivis et méthodiques, ennuyeux et monotones, reste marqué pour la vie. A procéder ainsi, des années durant, il a fait beaucoup plus qu'apprendre à connaître le génie particulier d'une langue étrangère à la sienne et à se débarrasser ainsi de l'esprit insulaire que nous avons tous à la naissance; il s'est familiarisé avec les beautés de quelques chef-d'œuvre classiques il a appris surtout à faire quelque chose de difficile, à être patient, tenace, car la traduction est essentiellement et doit rester un effort, une lutte, un combat; autrement, elle n'a pas de raison d'être. L'art est difficile. Cette vérité, on ne l'apprend jamais trop jeune. Or, la traduction d'un passage court et bien choisi peut être une œuvre d'art. Lisez, par exemple, la traduction anglaise des *Oies sauvages* de Félix-Antoine Savard par Watson Kirkconnell : c'est un petit chef-d'œuvre.

A vrai dire, il n'existe pas une traduction, mais des traductions. Celles-ci sont aussi variées que les textes eux-mêmes. On ne traduit pas, en effet, un sermon de Bossuet comme une causerie scénique de Mgr Fulton Sheen, une scène d'*Andromaque* ou de *Hamlet*, une fable de La Fontaine ou une ode de Keats, comme un ouvrage technique ou savant. Et puis un philologue, dont la traduction est accompagnée de notes et de commentaires, ne traduit

## REMARQUES SUR LA TRADUCTION

pas de la même façon que celui qui s'adresse à un public de non-spécialistes. Quant aux élèves et aux étudiants, s'ils comprennent bien le sens du texte, s'ils réussissent aussi à bien rendre les nuances du texte en une langue exacte, précise, correcte, élégante, la cote de leurs copies ne manquera pas d'être élevée. Mais, quelle que soit la variété des textes à traduire, la bonne traduction se reconnaît à des qualités foncières.

Etant donné qu'il n'existe point de solution idéale au problème de la traduction et qu'il est impossible de faire passer intégralement d'une langue dans une autre tous les éléments du texte, avec le sens et le style, il n'est peut-être pas mauvais de rappeler que le langage ignore les équivalences mathématiques. Loin de chercher à vouloir reproduire à tout prix l'ordre des mots, il vaut mieux plutôt l'interpréter et le traduire; autrement on aboutit à un calque, à un jargon, à une caricature de traduction. Ce qui détermine l'ordre des mots dans une langue, ce n'est pas le génie propre de l'écrivain, mais bien la structure fondamentale de la langue. Or, il n'existe point d'identité complète de structure entre les phrases des langues; les intentions d'un écrivain ne peuvent pas s'exprimer indifféremment par les mêmes procédés dans une langue et dans l'autre. Aussi est-ce une utopie que de vouloir conserver au mot à tout prix sa catégorie ou sa correspondance grammaticale. Cela est souvent impossible à réaliser. Quant aux formes de la syntaxe, il faut les respecter autant que possible. «Paix à la syntaxe!» La célèbre sommation de Victor Hugo s'adresse aussi bien aux traducteurs qu'aux écrivains.

## REMARQUES SUR LA TRADUCTION

Ce qui fait la personnalité de l'écrivain et l'originalité de son œuvre, c'est bien le style. Or, «le style est l'homme même», a écrit Buffon. «C'est aussi l'ordre et le mouvement que l'on met dans ses pensées». Il faut donc interpréter et rendre chaque style, chercher et trouver dans sa langue pour chaque texte les procédés les plus susceptibles d'en rendre l'allure, la couleur, l'originalité. En d'autres termes, on reconnaît la marque d'une traduction excellente aux différences de nuance et de style qu'elle comporte, au jugement de style qu'on peut porter sur le texte, la bonne traduction devant égaler, disons en français, la valeur littéraire du texte original. Autant dire que les bonnes traductions sont rares.

Il en existe, cependant, qui sont restées justement célèbres et qui doivent nous servir de modèles. Marcel Proust, par exemple, a traduit les plus belles pages de Ruskin autant pour enrichir sa propre conception de l'art que pour apprendre à se mieux connaître lui-même. André Gide a traduit *Hamlet* pour approfondir sa propre personnalité, le philosophe solitaire anti-féministe d'Elseneur lui ayant apparu comme une âme sœur. Paul Claudel a traduit amoureusement l'*Orestie* d'Eschyle non seulement pour se familiariser avec le rythme iambique et perfectionner son style, mais aussi pour mûrir son *Orestie* et donner au monde moderne sa version chrétienne de l'*Orestie* ancienne dans sa fameuse trilogie: *L'Otage*, le *Pain Dur* et le *Père Humilié*. Et le grand prix Nobel américain, William Faulkner, ne perd certes rien à être présenté par un André Malraux.

Mais, pour arriver à traduire, même honnêtement, un ouvrage technique ou spécialisé,

## REMARQUES SUR LA TRADUCTION

un livre d'imagination, il n'est certes pas mauvais de s'être donné au préalable une solide formation humaniste et linguistique. Bien des traducteurs, qui se piquent avec raison de savoir plusieurs langues étrangères, ont malheureusement le tort d'ignorer souvent leur langue maternelle. Ce qui importe le plus, c'est de connaître à fond sa propre langue. Pour bien traduire, il faut aussi posséder une riche et vaste culture littéraire, déployer beaucoup de ténacité et faire preuve d'une haute probité intellectuelle.

Dans *The Montreal Star* du samedi 22 octobre 1955, M. Walter O'Hearn commentait ainsi la récente traduction américaine de deux romans d'André Langevin et de Gabrielle Roy:

*Since the modern French Canadian school embodies most of the best native writing, it deserves a school of translation to match it. At the present time many Canadian works originating in French depend upon American translators. They are sympathetic and smooth, and it is not their fault if their ears are not alert to all the Canadian nuances. Frankly, the fault is ours.*

Ne pourrait-on pas en dire autant des traducteurs canadiens-français? *Traduttore traditore* : traducteur... traître. Cette expression proverbiale, née en Italie, c'est-à-dire dans le pays le plus latinisé d'Europe, renferme une part de vérité, surtout en ce qui concerne la poésie. Toute traduction est fatalement infidèle. Mais traduire, c'est beaucoup plus que trahir



## REMARQUES SUR LA TRADUCTION

ou être infidèle; c'est lutter, c'est faire effort, c'est tendre vers la vérité. La traduction est beaucoup plus qu'un exercice-type de formation humaniste et linguistique; elle est et doit rester un acte de haute probité intellectuelle. Les partisans les plus enthousiastes de la cybernétique et des machines à traduire n'arriveront jamais à supprimer l'effort qui est à la base de toute traduction vraiment digne de ce nom : celle-ci n'admet aucune compromission. Sur le plan pédagogique et culturel, la traduction appartient à une longue et vénérable tradition classique de l'Occident. Elle est même un élément vital du dialogue que l'Europe maintient depuis des siècles et auquel nous participons par nos origines, notre histoire et notre culture. De là la haute responsabilité intellectuelle, morale et sociale des traducteurs sur ce continent. Ils sont des créateurs de l'avenir et des phares de la culture.

---

Maurice Lebel, «Remarques sur la traduction», dans *Culture*, vol. 17, n° 1, 1956, p. 25-30.